

« ... Les objets du trésor... »

Jean Fisette

Volume 7, numéro 2, hiver 1982

Michel Tremblay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200332ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200332ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fisette, J. (1982). « ... Les objets du trésor... ». *Voix et Images*, 7(2), 414–416.
<https://doi.org/10.7202/200332ar>

Poésie

«... Les objets du trésor...»

par Jean Fisette

Laurent Mailhot, Pierre Nepveu, *La Poésie québécoise des origines à nos jours. Anthologie.*

P.U.Q., Québec/Hexagone, Montréal, 1981, 714 p.

Une somme

Cette anthologie nous était promise depuis près de dix ans; l'attente ne fut pas vaine.

Tout l'ouvrage me paraît satisfaisant : *exhaustivité* : 172 poètes y figurent; *sens de la relativité des valeurs* : alors que des figures reconnues occupent parfois plus de douze pages, d'autres se contentent d'une seule; *documentation* : chaque auteur est présenté par une photographie et un bref rappel bio-bibliographique; *un instrument de travail* : l'ouvrage se termine sur une chronologie de la production poétique québécoise ainsi que sur une bibliographie des œuvres et de la critique pour chacun des auteurs; *maniabilité* : un index facilite la consultation.

Et *intelligence* : un texte introductif, nécessairement bref, refait le parcours historique suivant des étapes ainsi dénommées : « Le jardin classique, Les derniers Hurons, Poètes du village, L'École de Montréal, Miroirs et fenêtres, Le voyage intérieur, Le printemps surréaliste, Solitude rompue, L'écriture en procès, Le nouvel imaginaire ». (On remarquera la platitude de la dénomination : « L'École de Montréal » au regard des autres sous-titres, comme si la fascination pour Nelligan avait inhibé le sens de l'imagination.)

Ce parcours, dépassant la simple succession d'étapes, constitue une lecture « en vélocipède » de la poésie québécoise donnée comme un enchaînement dynamique de formes et de contenus; cette lecture, loin d'être anhistorique (comme c'est habituellement le cas dans ce genre d'ouvrage) repose sur un point de vue contemporain bien assumé; l'excès inverse est aussi évité : point de jugements abrupts et globaux. Au con-

traire, l'intelligence et la finesse de cette lecture se manifestent principalement par l'humour, qui est par excellence la figure de la conciliation entre appropriation et distanciation. Car, comment autrement, concilier, dans un même mouvement de lecture, les « Morts » de Crémazie, les « larmes d'or » de Nelligan, les « pas perdus » de S.-D. Garneau, les « Arbres » de P.-M. Lapointe et les « mécaniques » et jongleries » corporelles » de Nicole Brosard ?

Symboliquement : prendre possession de ces textes, les relativiser ; voilà la meilleure, sinon la seule façon, d'aborder cette somme historique.

Le répertoire et les anthologies

Chez les littéraires, il s'est produit un glissement dans le découpage sémantique, de sorte que le terme « anthologie » a occupé tout le champ au détriment du mot « répertoire » qui pourtant subsiste chez les praticiens de l'art de scène (les répertoires théâtraux, les répertoires musicaux, « les grandes œuvres du répertoire » dit-on couramment). Un rétablissement de ce terme ferait paraître une nuance significative.

Chacun des lecteurs de poésie possède, constitue et refait sans cesse sa propre anthologie, c'est-à-dire l'ensemble (forcément restreint) des pièces correspondant à ses affinités, si cette anthologie personnelle ne constitue pas précisément sa sensibilité : choix des objets où je me retrouve, où je m'agrandis symboliquement, où ma relation au texte est conciliation des limites de mon corps/de mon imagination et de mes désirs les plus insensés. Mon anthologie, que je remets à jour, périodiquement, est un espace symbolique que j'habite, là où la relation est certes de moi à l'autre, mais aussi, à la limite, de moi à moi : un miroir.

Pris dans cette perspective, l'ouvrage de Mailhot-Nepveu est assurément un répertoire, soit : une « banque » où l'exhaustivité renvoie non pas à la totalité des textes (ce serait impossible et, de plus, inintéressant) mais à une totalité en terme de représentation des formes poétiques qu'a générée la culture québécoise. Ce répertoire vient donc briser l'équilibre de mon anthologie personnelle, vient nécessiter des réaménagements, des ajouts, des pertes. Ainsi, je ne rétablirai pas Blanche Lamontagne-Beauregard, mais, à l'inverse, Médjé Vézina prendra une part plus importante.

Et c'est là la fonction d'un tel répertoire : figurer les anthologies personnelles (je crois que chacun y trouvera la sienne) ; susciter des déséquilibres, des réaménagements, conduire à des découvertes, relativiser les acquis : soit, délester le miroir symbolique de chacun, soumettre la lecture à des métamorphoses.

Ce répertoire permet ce branle-bas. C'est tout dire...

L'imagination fragmentaire et l'histoire

La poésie est un art du condensé, de la concentration : l'immédiateté du sujet, l'ellipse dans les transformations textuelles, la connivence extrême

me des figures et des investissements langagiers, l'inscription sans préalable des désirs et des fantasmes ; au contraire des stratégies narratives cherchant à ménager le lecteur, la poésie est abrupte, elle n'est pas d'accès facile.

Mais, il y a une contrepartie : en raison de sa définition même qui est de se produire par pièces, par fragments, tout comme la peinture, la poésie permet ce découpage, cette juxtaposition, cette sériation. En ce sens, chaque pièce est le condensé d'une poétique, de l'imaginaire d'un auteur, d'une époque. Le langage poétique ainsi saisi paraît comme un performatif, une force agissante, immédiate (au sens étymologique : sans aucune médiation).

La collection des pièces, leur sériation qu'est ce répertoire constitue un tableau historique : non pas celui des événements (toujours aux prises avec les questions d'interprétations : vérité/mensonge) mais une représentation des rêves, des désirs, des investissements affectifs, des habiletés sémiologiques qui ont, au fil des générations constitué le tréfonds de la culture québécoise. Ce tableau affiche non de l'événementiel, mais du symbolique, non pas un hypothétique réel, mais le rapport au réel.

Cette histoire-là, au contraire de l'officielle, ne peut mentir. Il suffit de la lire...

Étonnamment, cette fresque nous manquait !

Le poétique et l'iconique

Une abondante iconographie illustre cet ouvrage.

Ainsi les pièces de Grandbois sont accompagnées d'un Pellan et les poèmes de Giguère par des gravures du poète-graveur : voilà qui replace les pièces de poésie dans leur nature propre (le symbolique) et qui oriente la perception/lecture vers le registre, une sensibilité qui sont ceux-là mêmes du poème. Par contre, un poème de Desrochers, intitulé « La Boucherie » est accompagné d'une photographie illustrant une scène de... boucherie (le dépeçage d'un porc) : ça me semble moins heureux, plus suspect. Non pas que Desrochers n'inscrive ses scènes de village dans la réalité même qui en constitue le sujet, mais l'effort de représentation, la force du mythe (sous-tendant l'imaginaire de Desrochers) trouve ainsi dans l'illustration une chute dans le prosaïque le plus plat.

C'est que l'appareil de l'illustration, comme le texte introductif, a charge d'orienter la lecture : les photographies d'auteur, (qui ne sont pas sans me rappeler les cadres des finissants dans les anciens collèges), les reproductions des pages couvertures (dont l'exceptionnellement laide, celle de *l'Homme Rapailé* aux P.U.M. — Prix de la revue *Études françaises*), une photographie du monument à Crémazie au Carré St-Louis (avant son déménagement au centre d'un carrefour de voies rapides), toute cette iconographie a comme fonction de mettre l'accent sur la valeur indicielle du

langage, jouant dans le sens de l'institutionnalisation et d'une banalisation de la poésie.

C'est qu'il y a des équivalences visuelles qui auraient pu avantageusement remplacer bien des illustrations : Anne Hébert, par exemple, bénéficie de trois photographies et de deux pages couvertures (deux romans...). Dans tous ces cas, il semble que la poésie reste une affaire de personnes et d'éditions. Quelles portes a-t-on voulu ainsi ouvrir à la lecture ?

En somme

Près des deux tiers des pages sont consacrées à des auteurs vivants ; comme quoi la constitution d'un répertoire est aussi affaire de choix ; la diversité des poétiques auxquelles ont adhéré les poètes vivants, l'importance significative qu'a prise la poésie depuis quarante ans, la quantité des publications justifient amplement cette répartition. Le répertoire en tire une qualité (ou est-ce un effet de sens ?) supplémentaire : celle de représenter une activité d'écriture bien vivante, en bonne partie contemporaine. Paradoxal en rapport avec le terme « répertoire » ? Je ne crois pas.

Comme chez les scientifiques, la majorité des poètes sont vivants.

Mon seul souhait sera pratique : que la poésie se lise, que cette édition s'épuise au plus tôt de sorte qu'une édition moins coûteuse soit mise sur le marché propre à rencontrer les budgets des étudiants (et si l'iconographie devait être réduite, on comprendra fort bien !)

Une telle représentation et reproduction de la Poésie québécoise ne commande aucun jugement. Je laisserai donc le dernier mot à Paul-Émile Borduas, souhaitant que cette publication contribue au « dégagement » entrevu :

Tous les objets du trésor se révèlent inviolables par notre société. Ils demeurent l'incorruptible réserve sensible de demain. Ils furent ordonnés spontanément hors et contre la civilisation. Ils attendent pour devenir actifs (sur le plan social) le dégagement des nécessités actuelles.

(Refus Global)